

Christine Adnet

Le citronnier
s'éveille à la nuit

à mes enfants,

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-424-3093-1**

© Christine Adnet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Pauline, Mathieu

Les mots m'ont toujours accompagnée. Ils m'ont permis de vivre avant, pendant, et après les combats. Tout est combat.

Derrière chaque mot, il y a l'amour.

Lorsque le cancer a frappé une fois de plus à la porte de notre existence, les mots étaient là, fidèles.

Le cancer avait déjà pris papy, il ne nous prendrait pas papa.

Je me suis accrochée à ma plume comme on court un marathon, haletante, exténuée, mais terriblement vivante. Je balançais mes mails à la mer avec la rage du naufragé sur son île déserte.

Un après-midi d'octobre, le cancer a encore gagné. Le lendemain matin je me suis réveillée, morte.

Ou presque.

De la même façon que le cancer avait, au fil des traitements, pris toute la place, l'absence a occupé très vite mon espace vital.

J'ai laissé la douleur dégouliner par tous les pores de mon quotidien, telle une morve malsaine, gluante, suffocante.

*J'ai sombré, titubé, vacillé, mais jamais
n'ai concédé d'abandonner définitivement la
scène.*

*Les mots ont continué la vie pour moi. Ils
courageaient sur le clavier, débusquant sans répit
l'arapède de mon mal-être, fourrageant
librement mon âme dévastée.*

Je devais les laisser faire.

*Mot après mot, j'ai retrouvé un souffle, une
ponctuation.*

*Les pages qui suivent sont le fruit de ce
nauffrage non abouti.*

C'est bien ainsi.

La vie est plus forte.

*Merci à vous, mes enfants, de me la faire
encore aimer.*

Merci de m'avoir portée, malgré moi.

Cagnes sur mer, octobre 2021

1^{ère} partie :

Mails à la mer

Ces mails font partie de notre histoire. En tout cas de mon combat.

J'ai écrit le premier après la toute première consultation chez l'oncologue.

Je m'y étais engagée auprès de la famille, auprès de nos amis. Il m'était plus facile de poser les mots sur une feuille que de les prononcer, surtout ceux-là.

Au départ, la liste des destinataires se comptait sur les doigts des deux mains. Chacun se chargeant de relayer l'information dans son cercle amical ou familial. Au fil des mois j'ajoutais des destinataires.

Aujourd'hui je rends autant grâce aux mots qu'à ce public de lecteurs.

Grâce à eux, je remontais sur le ring avec la rage au cœur.

Je leur dis Merci.

Je vous avais promis un SMS. Ce sera un mail.

Impossible de résumer en quelques mots les dernières vingt-quatre heures.

La journée s'était déjà étirée douloureusement. Nous n'en parlions pas mais nous ne pensions qu'à ça ! Le rendez-vous du lendemain matin avec l'oncologue ! Ce p.. de verdict allait déterminer notre existence !

Alors que l'insomnie s'annonçait comme programme imposé d'une nuit interminable, la manne céleste a jugé opportun d'ajouter une couche à la lasagne de nos tourments.

Vers 21h, coup de fil improbable : « Monsieur Adnet, nous sommes avec votre mère, elle nous a appelés car elle se tordait de douleurs au bas-ventre. Voilà, on l'amène aux urgences Oui elle a mal... Non ne venez pas, ça ne sert à rien. Vous ne pourrez pas la voir... Il faut attendre qu'un médecin passe la voir... Non n'appellez pas, c'est l'hôpital qui vous contactera ! » ...

Ok ! Et on fait quoi ? ... Rien ! Alors on attend. Bêtement.

Les heures s'égrenent.

Silence radio de l'hôpital. Mon insomnie est contagieuse. René ne dort pas. Je le sais, je le sens à son souffle, il cherche une position pour reposer sa douleur à la hanche. Parfois nous échangeons un mot au hasard de la rencontre de nos mains, parfois un soupir, parfois un silence.

L'hôpital ne donnera pas de nouvelles de Mamie Clothilde de toute la nuit. C'est certainement normal. Surtout se rassurer... Attendre le lever du soleil, attendre les premiers bruits de la rue, attendre et surtout ne pas penser.

Quelques heures plus tard, c'est LE rendez-vous.

Clinique Saint Jean, le docteur s'exprimera très calmement, avec sourire et fermeté, calé dans son fauteuil à roulettes. Son bureau est envahi par les dossiers, encombrement navrant de destins anonymes, dont le nôtre. On dirait qu'il s'applique à un exercice d'articulation théâtrale :

— Métastase(s) osseuse(s) ... *respire !*

— Oui c'est une récurrence du cancer du rein. ...*respire encore !*

— Oui la hanche n'est peut-être pas la seule partie touchée – *ça, c'est en réponse à ma première question, ma première angoisse* – mais macroscopiquement, elle s'avère la plus importante... *déglutis !*

— Oui ça se soigne ! – *ça c'est ma question bête du jour* – car sinon, chère madame, je vous dirais, partez vite faire le tour du monde avec votre mari pendant six mois et profitez !... *ne le fusille pas tout de suite !*

— Oui le traitement anti-angiogénique, *il articule trop aisément, je n'ai jamais aimé les mots techniques*, ce traitement a des effets contradictoires et indésirables.

Pause ! Mon cerveau déglutit : j'imagine les trois pages dans le Vidal, écrites en tout petit, dont la simple lecture des symptômes donnerait à tout être un tant soit peu sensé la nausée, voire l'envie de fuir à toutes jambes. D'ailleurs, le toubib ne souhaite pas s'y attarder :

— Vous comprenez chaque individu est un cas, chaque organisme a sa réaction... *La voix se floute, il articule de moins en moins.*

On comprend vite que les effets secondaires seront notre problème pas le sien. Pour lui, seuls quatre paramètres doivent être suivis médicalement et sérieusement : la fatigue, la tension, l'hématologie et la thyroïde.

Mon petit robot mental enregistre scrupuleusement les données.

— Oui, il s'agit d'un cachet, à prendre tous les jours à heure régulière, pendant deux ans. *Là, le*

cerveau commence à compter, se projette dans un calendrier, vers un futur ...

— Oui ça peut durer plus longtemps. *La voix s'est durcie. Ça c'est en réponse à ma deuxième question bête.*

On dirait que le grand toubib n'aime pas que j'agite le sablier. Pour ne pas décevoir sa moue blasée, j'agrémente ma question d'un regard idiot et circonspect : « longtemps se chiffre en semaines, en mois, en années ? ». Je brûle d'ajouter : « Combien d'étés ? De Noël ? D'anniversaires ? ». Pourtant je me tais.

— Madame, il faut comprendre qu'il s'agit d'une maladie "chronique" ».

Le mot est lancé : maladie chronique ! Je plonge dans mes chères étymologies : chronos ... le temps ... tout le temps ... à vie ?

J'ai la boule au fond de la gorge, les larmes à fleur de paupières.

Sentiment d'urgence. Surtout ne pas faire d'amalgames. Ne pas penser à papa.

Alors j'ose poser ma dernière question, totalement stupide, parfaitement décalée, mais je suis déjà en décalage : « Y a-t-il des choses que nous ne devons pas faire, car nous avons un mariage en novembre à Bruxelles, pensez-vous que... ? ». Et là, sourire du pont vers René :

« Elle est terrible votre femme ! Elle vous mettrait sous cloche ! ».

Si tu savais, manitou en blouse blanche ! Bien sûr que je le mettrais sous cloche ! Et si je pouvais blinder la cloche pour que le mal stoppe sa route, je m'y emploierais de toutes mes forces, de toute ma chair.

Mon envie de mettre une droite au brave toubib doit transpirer. Aucun doute, il a décelé la casse-couilles que je suis. Tout savant qu'il est, il ne peut comprendre la trouille énorme qui m'étouffe de revivre un certain combat. Il ignore notre passif. Il est étranger.

Je me sens nulle, ravale mes larmes et bredouille des excuses.

Un mot pour rire avant de se serrer la main, échange de regards, échanges de confiances. Pas le choix ! On se revoit dans un mois, pour un premier bilan.

Retrouver le ciel bleu, savourer les rayons du soleil et respirer un grand coup !

Une clope serait bienvenue, mais ce n'est plus d'actualité. Nénech a décidé d'arrêter. Il n'a pas touché un cigare depuis son hospitalisation. Moi j'ai attendu qu'il en sorte pour l'imiter. Je vous l'avoue sans honte, la tentation est forte, surtout au plus profond de l'insomnie. Tant pis !

Passage à la pharmacie pour le fameux comprimé et l'indispensable tensiomètre.

Les mots sont rares sur le chemin du retour : " Tu sais, chérie, je revois encore ton père quand il prenait sa tension tous les jours".

Eh oui ! Les images du passé ne frappent pas que ma petite mémoire !

A peine arrivés à la maison, il attrape le calendrier pour noter la durée du traitement : « Je vais démarrer le traitement le jour de la Saint Mathieu et finirai la première boîte la veille de la Saint René ».

S'accrocher aux coïncidences et n'y lire que du bon.

A propos, il faut appeler Mathieu, il a déjà laissé deux messages.

Trouver les mots, sans mentir, sans tout dire. Trouver la voix. Répéter rigoureusement les mots du toubib. Se cacher derrière les termes scientifiques. Éviter les interprétations...

« Allo mon fils ? ... » J'ai dit l'essentiel, ou du moins j'ai essayé. A l'autre bout du fil, le silence, je sais qu'il pleure.

Surtout ne pas s'attarder. Faire quelque chose de bête... de très bête : manger ! Petit repas d'amoureux sur le pouce, inévitable salade de tomates au thon.

Appétit en berne.

Il faut aller à l'hôpital sans tarder pour mamie Clothilde. La sœur de René nous a déjà sonnés quatre fois.

Saint Roch, vision d'horreur : murs délabrés, carreaux cassés, portes rouillées, la crasse, la misère, et cette odeur ! Mélange de rance et de charogne ! Après un quart d'heure d'errance dans des bâtiments pouilleux, nous arrivons enfin dans le couloir où doit se trouver le numéro de chambre de Mamie Clothilde.

Pas de ligne verte mais c'est tout comme : des portes battantes grandes ouvertes sur des lits occupés par des corps décharnés, des regards vides, des plaintes, des gémissements.

Ca sent la mort à en crever.

Mamie Clothilde est allongée au milieu de deux petites vieilles qu'on pourrait croire momifiées. Elle se tord de douleur, dans l'indécence de ces affreuses blouses d'hôpitaux. Son fils va lui tenir la main pendant presque une heure. Lequel des deux est le plus en souffrance ? Je ne saurais le dire.

Je lutte contre l'envie de courir ou de m'effondrer.

Je ne ferai ni l'un ni l'autre, mon corps est là, mon esprit parti, on ne sait où.

Ma mâchoire est crispée ; à l'instant où je tape ces mots, elle l'est encore.

Retour à la réalité, chercher Pauline à l'école : « Ce n'est pas papa qui vient me chercher ? Il a toujours mal ? ... Dis maman est-ce que papa va mourir ? ».

Cacher l'angoisse, habiller les silences et trouver des réponses.

Comment ne pas mentir ?

Courir à Cap 3000 et faire les magasins au gré des petits bazars que la Pauline adore. Et brusquement, après une demi-heure d'hésitation, la voir reposer le collier élu pour entendre : "Non maman je n'ai pas besoin de ça, ce qui est important pour moi c'est ma famille et la santé de ma famille".

Je mords mes lèvres au sang. Elle a neuf ans.

Rentrer à la maison. Préparer le repas.

Mathieu est fermé comme une huître.

René s'endort sur le canapé, gris de fatigue.

Pauline me harcèle, elle ne me laisse pas écrire.

Regarder une couillonnade à la télé. « Pouic-Pouic » au programme, ça la détend, elle glisse sa main dans la mienne et se love contre moi. Les ronflements de René la font rire, moi, ils m'apaisent.

Mathieu revient de l'entraînement du foot. Il est toujours fermé. Il vide le frigidaire sur un plateau repas. Vers 23 heures, il ira même jusqu'à passer l'aspirateur dans sa chambre, geste mécanique, insipide, histoire de combler la béance qui vient de craqueler notre existence.

Le temps passe, mal, il va être minuit, chacun regagne un lit dont il n'a pas envie, un repos qui paraît improbable. Et si cette journée n'avait pas existé ?

La nuit passe, tant bien que mal.

Au réveil de chacun, se lisent les angoisses dans nos yeux gonflés. Les meilleurs onguents cosmétiques ne résolvent pas les boursouflures de l'âme.

Mathieu part en cours, René boîte encore énormément, Pauline n'a pas oublié ses interrogations. En milieu de matinée, je la surprends sur internet, elle a tapé " cancer du rein". Je suis paumée, je l'attrape pour la coiffer, la faire belle pour son cours de théâtre. Elle joue le jeu à moitié.

Midi sonne. C'est l'heure du premier cachet. Celui qui doit changer notre vie. Celui que l'on n'oubliera pas.

Les téléphones ont bipé toute la matinée, je n'ai pas répondu à tous les appels.

Ne m'en voulez pas.

Rilou, la sœur de René, se manifeste à peine la dernière bouchée du repas avalée. Mamie Clothilde va très mal. Le Nénéch ne me dit pas tout. Il ne veut pas que je le l'accompagne. Lâche ou lasse, je n'insiste pas. Je vais rester avec ma Paulinette qui jouera sans relâche les sangsues, assoiffée de réponses que je ne sais donner.

Dernière image de René montant péniblement dans la voiture, le visage crispé. Sa douleur me broie. Trop c'est beaucoup. Je reste longtemps immobile, derrière la fenêtre les bras ballants, vidée. Et ma Pauline qui n'arrête pas, de monter et descendre, à l'affut.

C'est paradoxal, le temps semble s'être figé et tout chahute autour de nous, douloureusement. Malaise. Mal être.

De fait j'écris ce mail par étapes, au gré des errances de tout un chacun.

Coup de fil de l'hôpital dans l'après-midi : « Mamie Clothilde souffrirait d'un ulcère perforé, il va falloir opérer ». Je suis incapable de dire si je suis soulagée de savoir qu'il y a une solution médicale ou inquiète des risques opératoires.

Je lévite dans mon brouillard et choisis lâchement (encore !) de me concentrer sur les devoirs de Pauline, les pluriels en oux, chou,

caillou et l'inévitable pou.

Ma Bijounette n'a pas envie de sourire. La tristesse de son regard me broie au plus profond. Après deux vérités grammaticales aussi ternes qu'inévitables, elle m'assène la question fatidique : « Pourquoi ça tombe sur moi ? Hein maman ! Pourquoi ? ».

J'éclate de rire : « Viens, nous allons faire des gâteaux. » Je suis nulle !

Voilà, il est temps de vous abandonner.

Me livrer sur cet écran en vrac et sans pudeur m'a fait du bien.

Merci à vous d'être là.

Peut-être vous demanderai-je de ne pas me reparler de ces quelques lignes, elles m'ont été égoïstement salutaires.

Demain sera un autre jour. Il fait beau. Je veux y croire.

Je vous embrasse

PS : si j'oublie des amis inquiets dans ma liste de destinataires, je vous laisse prendre le relais des nouvelles, notamment Véro pour Peter et Anita.